LX
h
15

L'ART DE COMBATTRE

L'ARMEE FRANCAISE

REYMOND

GOD
355.0944
Rey/Lar
106891

00106891

B.B.R.A.S.

00106891

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020

L'ART DE COMBATTRE

L'ARMEE FRANCAISE

LE PRINCE FREDERIC-CHARLES DE PRUSSE

L'ART DE COMBATTRE L'ARMEE FRANÇAISE

106891

TRADUIT

PAR WILLIAM REYMOND

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

E. DENTU
Libraire-Éditeur
PALAIS-ROYAL

J. DUMAINE
Libraire-Editeur
RUE DAUPHINE, 30

1871

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

En 1860, nous avons publié la présente brochure, qui, depuis, a fait tant de bruit dans le public comme dans l'armée, dans la presse et au Corps législatif. Nous la faisions précéder des lignes suivantes :

« Sous le titre modeste de *Mémoire militaire* (1), le petit écrit dont nous donnons la traduction textuelle a fait en Allemagne une sensation profonde. Les observations

(1) *Eine militaerische Denkschrift*, von P. F. C. — Francfurt am Mein, 1860.

qu'il renferme n'avaient pas seulement pour elles le mérite de la pénétration et de la franchise, mais elles émanaient d'une plume auguste, de celle d'un prince de la famille royale de Prusse, considéré, à bon droit, comme un des officiers les plus instruits et les plus compétents de l'armée.

Le prince Frédéric-Charles-Nicolas fils aîné du second frère du roi, est né en 1828, et occupe un des plus hauts grades de l'armée prussienne. L'automne dernier, il eut l'idée d'exposer à Stettin, devant un cercle d'officiers, les idées qu'il avait recueillies sur la manière de combattre la tactique des Français, et c'est sur les notes prises sous sa dictée qu'un anonyme a fait imprimer, à Francfort, le *Mémoire militaire* dont nous donnons la traduction.

Seulement, l'éditeur a fait précéder le travail du Prince d'une Introduction dans

laquelle il tire des conséquences que l'auteur n'aurait jamais exprimées, et contre lesquelles les journaux officiels de Berlin, entre autres la *Nouvelle Gazette de Prusse*, ont protesté.

« Tout patriote sincère, dit l'éditeur dans « sa préface, doit se convaincre que la force « et le ressort de l'armée française repo- « sent sur le principe démocratique de l'*é-* « *galité*, principe sur lequel se base toute « son organisation actuelle, et qui, depuis « ses désastres au XVIII^e^ siècle, l'a relevée « et l'a conduite à la victoire. Cette puis- « sante organisation a survécu, en dépit « des défaites de la liberté, et s'est perpé- « tuée dans l'esprit du peuple à un tel « point, que personne n'essayera jamais de « la réduire à une combinaison purement « mécanique.

Le patriotisme n'est pas un sentiment

« qu'on puisse enseigner au soldat comme
« un règlement d'exercice. Ce que produit
« la liberté, les efforts de la bureaucratie ne
« peuvent le tenter. L'éducation du soldat
« est une partie intégrale de l'éducation du
« peuple, et repose sur les institutions libé-
« rales et sur une large base de développe-
« ment politique. Qu'importe que votre
« soldat sache lire ou chanter un hymne
« national, si vous lui interdisez la pensée
« sous les peines les plus sévères ? Aussi
« longtemps qu'il existera un abîme infran-
« chissable entre vos nobles officiers de la
« garde et le simple soldat, toute influence
« bienfaisante de la part des chefs est im-
« possible, et toute séve énergique est étouf-
« fée par le service routinier et le règlement
« d'exercice. Vous ne conduirez à la vic-
« toire que des hommes libres, sinon vous
« ne serez jamais que vaincus !

On comprend que ce ne sont point là les paroles d'un prince ; aussi cet avant-propos avait-il fait croire, au premier moment de l'apparition de la brochure, à une mystification. On verra cependant que si le prince Frédéric-Charles n'a point tiré de ses observations des conséquences aussi radicales que son éditeur anonyme, ces conséquences découlent cependant tout naturellement de son travail. Sous ce rapport, l'œuvre du Prince est empreinte d'un libéralisme, d'une tendance progressive, d'un dédain des vieilles formes, qui lui font honneur comme prince et comme soldat, et l'on conviendra, en France, qu'il vaut encore mieux avoir de pareils hommes pour amis que pour ennemis.

« Berlin, 1er septembre 1860. »

Depuis l'apparition de notre première édition, le prince Frédéric-Charles a eu l'occasion de mettre en pratique, soit en Danemark, soit en Bohême, les principes qu'il avait exposés dans son *Mémoire*, et leur a donné ainsi une consécration historique.

Ce *Mémoire* a donné naissance à plusieurs publications destinées à le réfuter, parmi lesquelles nous citerons une brochure de M. L. Vandevelde (1), officier belge.

Il est, en outre, devenu plus actuel que jamais, depuis la bataille de Sadowa, qui a mis en relief la manière de combattre de l'armée prussienne et son organisation, sur

---

(1) Commentaire sur la tactique à propos du *Mémoire militaire* du prince Frédéric-Charles de Prusse sur *l'Art de combattre l'armée française*. — Paris, Ch. Tanera, 1866.

laquelle nous allons publier un volume intitulé : Les Prussiens, *leur gouvernement, leur armée et leur capitale.*

Tels sont les divers motifs qui nous ont engagé à réimprimer cette piquante brochure.

William Reymond.

L'ART DE COMBATTRE

L'ARMÉE FRANÇAISE

Celui qui s'imagine que les Français combattent d'une manière irrégulière et désordonnée, comme les hordes d'Attila, se trompe au même degré que celui qui croit trouver en eux un adversaire assujetti aux règles strictes de l'art militaire. C'est entre ces deux extrêmes qu'il faut chercher la vérité. Sans doute l'armée française conserve, en temps de guerre, le manque de formes qui la caractérise en temps de paix; mais elle remplace ce qui lui manque de ce côté-là par la pratique de certains principes fort simples et de certaines vérités tactiques qui se renouvellent plus souvent qu'on ne le croit. Ainsi, dans la dernière guerre d'Italie, on a présenté comme tout nouveaux certains coups de main qui ne l'étaient point du tout, car ils avaient déjà été mis en pratique par le général Moreau, lors des campagnes des bords du Rhin.

Avant l'embarquement de l'armée française pour la Crimée, à Varna, le maréchal Saint-Arnaud avait rappelé quelques-uns de ces principes de tactique. Les instructions qu'il donna n'étaient, du reste, que le résumé intéressant et à peu près textuel de quelques petits écrits du maréchal Bugeaud, qui passait avec raison, dans l'armée française, pour l'instructeur le plus habile et le plus expérimenté dans l'art militaire contemporain, et qui connaissait le soldat français mieux que personne. Depuis longtemps j'ai pris soin de rechercher les principes en vertu desquels les Français se dirigent quand ils font la guerre, et je crois être parvenu, après avoir consulté les sources les plus diverses, à découvrir les plus essentiels. J'essayerai de les exposer aussi brièvement que possible :

1. — Le premier de ces principes est de mettre absolument de côté, en temps de guerre, les règlements, les instructions de caserne et le souvenir même de la place d'armes.

On se rappelle le mot de Napoléon Ier, « qu'il fallait changer de tactique tous les dix ans, si l'on voulait conserver la supériorité sur le champ de bataille. » Ce grand capitaine a lui-même changé bien plus souvent encore sa tactique ; il en a mis en pratique toutes les règles et même toutes les exceptions, de sorte qu'à mon avis il ne peut pas être question d'une « tactique napoléonienne » propre-

ment dite. Un fait remarquable, c'est le reproche que Marmont fait dans ses Mémoires à l'Empereur, d'avoir négligé, à cause de son rapide avancement du grade de lieutenant d'artillerie à la dignité de général en chef, d'approfondir la tactique militaire, et d'avoir, en conséquence, dédaigné de faire usage des ressources qu'elle peut offrir.

Il n'existe chez les Français aucun ordre de bataille, aucune forme qui prévaille dans toute occasion. La manière de conduire les troupes au combat est laissée à l'initiative et au talent des généraux, qui, de leur côté, se basent sur les connaissances des chefs subalternes et sur l'intelligence du soldat. « Le soldat français marche toujours en avant, » telle est la tactique française dans toute sa simplicité. Peu importe la forme; elle diffère selon le but, le terrain, les manœuvres, et surtout les fautes de l'ennemi.

La conséquence toute naturelle de cette manière d'agir est que les Français ne combattront pas sur les champs de bataille du nord de l'Europe de la même manière qu'en Italie, et je pense qu'on se trompe fort lorsqu'on croit qu'ils emploieront contre nous les mêmes moyens que contre les Autrichiens. Par ce seul motif, il me paraît inutile d'approfondir leur tactique dans la guerre d'Italie (1).

(1) On fera bien de consulter, pour tout ce qui a trait à la guerre d'Italie, l'excellent ouvrage intitulé : *Relations militaires de la guerre d'Italie*, par Ferdinand Lecomte, major fédéral. — Paris, chez Tanera.

2. — Un second principe, qui devient bientôt familier au soldat comme au général, repose dans cette vérité, c'est que « la force morale est supérieure à la force physique. »

Napoléon exprimait la même idée lorsqu'il disait que la force morale contribuait pour les trois quarts au succès, tandis que la force physique n'y était que pour un quart seulement. Toute l'éducation du soldat français repose sur ce principe. C'est pourquoi, chez lui, le sentiment individuel est d'une haute importance. — Aussi les Français dédaignent-ils de s'exercer à faire manœuvrer une division contre une autre, parce que l'élément moral n'y a aucune part, et que la troupe y cède uniquement à l'avantage du nombre. A nos yeux, leurs manœuvres sont d'une pauvreté qui nous frappe ; mais si nous y découvrons des fautes graves, soyez sûrs qu'elles n'auront provoqué parmi les Français ni un blâme ni une critique. Le chef qui vient de commander, quelque inintelligent qu'il se soit montré, se retire avec le sentiment le plus complet et le plus naïf de son infaillibilité et de son succès. L'officier français ne connaît point cette crainte, cette gêne de ses supérieurs qu'on trouve si souvent dans nos troupes ; il ne se sent point écrasé par la présence d'un chef, et chaque général, comme chaque officier, marche au combat sans arrière-pensée, sûr de lui-même, plein de confiance dans ses lumières et dans son courage, quelque peu fondées que soient

ses prétentions. On comprend l'autorité que doivent avoir de pareils officiers, comparés à ceux qui craignent la critique encore plus que l'ennemi, et auxquels on a donné l'habitude d'une responsabilité trop limitée.

Le soldat français dit : « Nous n'avons pas de tacticiens. » Mais, dans sa bouche, ce n'est point un reproche, comme nous pourrions le croire. Car il juge ses généraux bien moins sur leurs talents dans l'art de commander la manœuvre (le succès seul décidant pour eux de la justesse de la manœuvre), que sur le don qu'ils ont d'imprimer à la troupe l'élan ou l'impulsion dont elle a besoin. Et le soldat français a raison; car pour imprimer aux autres une force d'impulsion, il faut soi-même en posséder une d'une rare énergie ! Ce chapitre moral de l'art de la guerre, qui repose sur la connaissance du cœur humain, constitue la meilleure part de la grandeur d'un général. C'est un don que la nature accorde rarement à un homme, qui peut encore moins s'acquérir, mais dont le soldat a la conscience et qui le pénètre instantanément. C'est précisément cette qualité, unie à la sollicitude qu'ils ont pour le bien-être de leurs soldats, qui a rendu Mac-Mahon et Canrobert si grands dans l'armée française. Les soldats de ce dernier racontent, avec un sentiment de joie et d'orgueil, que, lorsqu'en Crimée il y avait quelque coup de main difficile à exécuter, il leur demandait tout d'abord : « Vous sentez-vous à la hau-

teur de la tâche? » Jamais on ne disait non, et le succès répondait d'autant plus à l'attente de Canrobert, que le but étant connu de tous les soldats, la volonté de tous était de l'atteindre. Le ressort moral reposait ainsi dans la promesse du succès qu'ils avaient donnée eux-mêmes à leur général

D'ailleurs, les Français ne dédaignent pas d'employer des moyens machiavéliques, tels que la surprise, l'inattendu, pour étourdir l'ennemi et lui faire perdre la tête. C'est ainsi qu'ils attaquent souvent en poussant des cris terribles qui les animent eux-mêmes encore davantage. L'aspect des turcos bronzés ou des zouaves aux mines rébarbatives, et leurs cris de forcenés, seraient bien faits pour intimider nos jeunes soldats, si l'on ne les préparait pas à ces étranges apparitions.

C'est pourquoi je prétends qu'il ne faut point négliger de les prémunir contre ce danger, qui, une fois connu, les frappera moins que s'il les prenait tout à fait au dépourvu.

3. — Un autre principe des Français est de se tenir en colonnes serrées contre des ennemis peu exercés à la manœuvre, parce qu'en général ceux-ci sont plus hardis et plus entreprenants; tandis qu'au contraire, lorsque les Français ont affaire à une troupe régulière et bien exercée, ils la combattent en rangs désordonnés et en tirailleurs.

Les Kabyles et tous les autres ennemis des

Français en Afrique appartiennent à la première des deux espèces de troupes dont nous venons de parler. Nous n'aurons pas à nous étendre sur la tactique très-rationnelle que les Français emploient pour les combattre.

Quant à la seconde espèce, ce sont principalement les Russes, les Autrichiens, et nous, Prussiens, que nous avons en vue. Le maréchal Bosquet, avec lequel j'avais un jour une conversation sur ce sujet, me racontait que, dans un des combats du siége de Sébastopol, il avait poussé à l'ennemi les noirs enfants du désert, ou tirailleurs indigènes appelés turcos, au cri de : « En avant, fils du feu! » Des cris de chacal avaient répondu à son appel. Penchés en avant pour éviter le passage des balles, les turcos s'étaient précipités en désordre sur les colonnes russes, à la baïonnette. Gênés les uns par les autres dans leurs colonnes serrées, les Russes furent repoussés sans avoir eu la possibilité de se défendre, car ils ne réussissaient pas à pousser des pointes assez étendues pour atteindre leur ennemi.

En décrivant ce combat de turcos, le maréchal Bosquet nous disait : « Ils bondissaient comme des panthères dans les buissons. » — Ce fait d'armes nous rappelle cette fanfaronnade d'un Français blessé de sept coups de baïonnette et qui s'écriait : « Aucun Russe ne peut se vanter d'en avoir reçu autant, car il ne faut qu'un coup de baïonnette française pour donner la mort. »

4. — Un des principes les plus essentiels des Français, un de ceux surtout qu'ils me paraissent avoir le plus souvent mis en pratique dans les dernières campagnes, c'est celui de ne jamais se défendre d'une manière passive, mais d'agir constamment dans l'offensive, même dans les cas où il ne s'agit que de se défendre.

Nous en trouvons un exemple des plus frappants dans le combat de Montebello. Le général Forey est surpris par l'ennemi dans ses cantonnements. Quoique inférieur en nombre, il pousse immédiatement à l'attaque et fait marcher tous ses bataillons en avant, au lieu de les employer à assurer ses derrières et à préparer la retraite. — Les Français se moquent des Autrichiens qui ne savent pas se servir de leur réserve et qui ne l'emploient que pour figurer. A quoi sert, en effet, une réserve, si elle ne prend pas part au combat? Ne vaudrait-il pas mieux n'en point avoir?

Rien n'est plus contraire au caractère des Français que de se défendre sur place, en dehors des fortifications. On prétend qu'ils n'y entendent rien. C'est possible, et il y a là une faiblesse de leur part dont on devrait profiter. Ils méprisent l'ennemi qui, du moins au dernier moment, ne marche pas à leur rencontre.

Je crois pouvoir attribuer le principe de la défense active poussée à l'excès, comme nous la voyons maintenant chez les Français, à l'initiative du maré-

chal Bugeaud, car il écrit : « Il faut s'efforcer de mettre en œuvre tout ce qui tend à relever la force morale de nos soldats et à abattre celle de nos adversaires. En vertu de ce principe, il ne faut jamais se laisser attaquer. Au moment décisif, il faut toujours s'emparer de l'offensive. Au point de vue moral comme au point de vue physique, on doit toujours présumer que la vraie et bonne défense prendra la forme de l'attaque. Les mouvements d'offensive contre les flancs ou les derrières de l'ennemi manquent rarement leur but. Ne fussent-ils tentés que par une poignée de gens, ils ne laissent pas de produire une impression morale extraordinaire. »

Ces lignes contiennent non-seulement le conseil de la défense offensive, mais aussi les moyens de résister à l'attaque, c'est-à-dire non pas front contre front, mais, comme dans la tactique de la cavalerie, front contre flanc. Le flanc est plus faible que le front; dès qu'il est menacé, l'attaque est paralysée et l'ennemi se voit forcé de changer de direction pour rencontrer l'attaquant. Par cette manœuvre, il risque facilement de se voir attaquer de deux côtés à la fois. Nous devons donc toujours couvrir nos flancs au moyen de pelotons échelonnés ou de compagnies prêtes à se former soit en tirailleurs, soit en colonnes, soit en lignes d'attaque. Je me suis déjà exprimé sur ce point, au mois d'août de l'année dernière, avant le commencement des manœuvres de détachement, et je rappelais, à propos de l'attaque

de l'infanterie, ces paroles du grand roi (1) : « Le chef d'escadron de cavalerie qui se laisse attaquer par l'ennemi et n'attaque pas lui-même, doit être cassé *cum infamia ;* car la cavalerie prussienne doit toujours attaquer la première. »

Ce précepte, qui renferme le secret de l'esprit chevaleresque, a besoin, il est vrai, de subir quelques modifications avant d'être appliqué à l'infanterie; mais il n'en devient pas moins tous les jours davantage une vérité. On fera toujours bien, au dernier moment, de ne pas attendre sur place l'attaque de l'ennemi, mais de marcher à sa rencontre. Il s'entend qu'il y a des exceptions et que la manière la plus habile de réaliser ce précepte dépend des événements. Ainsi, une ligne de feu bien couverte n'abandonnera pas sa position avantageuse pour prendre l'offensive; mais elle laissera à une autre division le soin de diriger une attaque de flanc contre l'ennemi.

Avec leurs continuelles attaques, les Français, qui combattraient contre nous sur un terrain beaucoup plus découvert qu'en Italie, subiraient sans doute de beaucoup plus grandes pertes. Mais si on les laissait faire impunément ils finiraient par arriver à leur but.

Le soldat français sait, en partie par expérience personnelle, que le danger d'être atteint par les coups de fusil n'est très-grand qu'à certaines dis-

(1) Le grand Frédéric.

tances moyennes. Si l'on dépasse ces distances, le danger, au lieu d'augmenter, diminue à mesure qu'on se rapproche de l'ennemi, et finit par cesser presque tout à fait. — Avec les fusils ordinaires, cette expérience était infaillible, et elle paraît se confirmer même avec les fusils rayés (1). Le fait s'explique naturellement : plus l'ennemi s'approche, plus on se hâte de charger et de tirer, et plus mal on vise. A peine appuie-t-on le fusil à l'épaule que le coup est lâché, presque toujours trop haut.

Ainsi donc cette dernière circonstance nous engage à avoir recours à l'arme blanche dès que l'ennemi est à cent ou cent cinquante pas de distance, et que l'intérêt de la position ou la configuration du terrain ne l'interdit pas absolument.

S'il arrive que les Français soient attaqués par une colonne serrée, voici comment ils procèdent, et ce moyen est surtout recommandable lorsque l'attaque est isolée et n'est pas appuyée par un corps de réserve. Les tirailleurs français lâchent le terrain au point de l'attaque ; leur ligne se replie. La colonne offensive, qui croit voir là le commencement d'un effet produit, se porte en avant. Mais bientôt les tirailleurs présentent de nouveau le front. Une

(1). Et surtout avec les fusils à aiguille, qui demandent à être maniés avec calme, et paraissent, pour cette raison, plus aptes aux soldats allemands qu'aux Français, quoique, à Mentana, les Chassepot aient *fait merveille*. W. R.

ou deux colonnes marchent en avant. Les tirailleurs entourent l'ennemi de trois côtés. Son attaque se ralentit ; il perd du temps, il est cerné, il ne peut retourner en arrière ; le voilà forcé de combattre et de s'abandonner à son malheureux sort ! Il est recommandé aux Français, dans ces cas-là, de ne plus tuer, mais de faire des prisonniers, parce que pendant le temps qu'on met à tuer un homme on peut en prendre cinq ou six.

5. — L'idée qui domine dans le règlement des tirailleurs, en France, me paraît particulièrement intéressante. C'est à peu près celle-ci : « Le tirailleur n'est qu'un pis-aller. » Cette manière de combattre ayant pour inconvénient de faire perdre du temps et de n'être jamais décisive, il ne faut tirailler que lorsqu'on peut le faire librement ; mais il ne faut jamais y être forcé par l'ennemi ; car il est de la plus haute importance de ne jamais faire ce qu'il veut, de ne jamais calquer nos mesures et nos mouvements sur les siens, mais de lui imposer les nôtres. Par ce moyen, non-seulement on le paralyse, mais on acquiert sur lui une véritable suprématie morale. C'est pourquoi lorsque le tiraillement ne nous convient pas, nous ne devons jamais opposer une ligne de tirailleurs parallèle à celle de l'ennemi. Ce serait une dépense inutile d'hommes, de munitions et de temps. Si l'on oppose aux tirailleurs ennemis une nouvelle ligne de tirailleurs, il faut

toujours que ce soit sur un front oblique ou sur les flancs.

Mais ce qui vaut mieux encore, quand il s'agit d'une attaque énergique avec une petite troupe, c'est d'envoyer quelques pelotons ou compagnies au pas de course et sans tirer, pour rompre la chaîne ennemie.

Dans la plupart des cas, il suffira de menacer les flancs de la ligne de tirailleurs par une attaque au pas de course, pour forcer l'ennemi à se replier et à renoncer à cette manière de combattre.

6. — Nous devons accorder une attention toute spéciale à la manière d'attaquer des Français, à cette fougue qui leur est particulière et dont César avait déjà été frappé. Il considérait, je crois, leur premier élan comme le plus dangereux, et ceux qui suivaient comme moins puissants.

Quoi qu'il en soit, la véhémence de l'attaque, la *furia francesa* des guerres de la Révolution est encore aujourd'hui un caractère national.

Les Français ont l'habitude, en commençant le combat, de sonder les lignes de l'ennemi, afin de se rendre compte de ses forces et de ses dispositions. Ils ont recours pour cela à des attaques partielles qui, autant que possible, cherchent à pénétrer jusqu'au point dont la possession leur paraît utile. S'ils rencontrent une résistance sérieuse, ils renoncent alors à leurs tentatives, jusqu'à ce qu'ils puissent

les reprendre avec des forces suffisantes. Quelquefois, cependant, ces combats d'avant-garde n'ont point lieu. Ainsi, l'an dernier, en Italie, dans la pensée sans doute de pouvoir surprendre l'ennemi, à cause du terrain couvert, ils ont, paraît-il, commencé généralement par des attaques sérieuses. Ils déployaient, à cet effet, environ à mille pas de l'ennemi, de forts bataillons de tirailleurs suivis immédiatement de colonnes qui les accompagnaient au pas de course et se précipitaient avec eux sur les lignes ennemies. On sait qu'à Solférino ils surprirent les Autrichiens au moment où, au sortir de leur repas, ils se formaient pour la marche. Ils commencèrent par se jeter sur les vedettes, qui n'eurent que le temps de décharger leur fusil et de prendre la fuite. Les postes ne résistèrent pas davantage et se replièrent. Ce fut alors seulement que commença le combat. Les Français avaient pour eux le terrain qu'ils avaient gagné et l'influence morale de la surprise et de l'attaque. Puisse cette exemple suffire pour prouver qu'ils ne tiennent pas même à ce principe qui consiste à sonder les dispositions de l'ennemi, et que chez eux tout dépend des circonstances.

Par principe, les Français se servent tout d'abord et surtout de leurs troupes d'élite. Un tiers de chaque bataillon est composé de soldats d'élite, ainsi que les chasseurs et les zouaves. Ces corps d'élite sont effectivement supérieurs aux centres, parce

que, même en temps de paix, ils jouissent d'une certaine distinction. Ils se composent ainsi d'hommes dont l'ambition est surexcitée, et leurs pertes sont vite réparées, parce que l'honneur d'entrer dans leurs rangs est généralement convoité. Aussi les fait-on marcher en première ligne, afin de remporter les premiers avantages, d'attirer ainsi la suprématie morale du côté des Français, et de faciliter par ce moyen la suite du combat aux autres troupes.

Lorsqu'il s'agit de tenter quelque audacieux coup de main, on a souvent recours à des volontaires pris dans les corps d'élite. Cependant, en Crimée, on a évité d'en prendre individuellement dans la légion étrangère, qui peut être considérée comme faisant partie de l'élite, parce que chaque soldat de cette légion se serait offert. Aussi n'a-t-on dû les appeler au combat que par compagnies.

C'est un principe dans l'armée française que l'attaque, dès qu'on l'a résolue, ne peut jamais être exécutée assez tôt ou assez rapidement. C'est pourquoi on cherche à prolonger le feu le moins longtemps possible. En Italie, c'est à peine si le feu durait un quart d'heure avant d'en venir à l'attaque à l'arme blanche. Souvent même on ne brûlait pas une amorce pendant l'attaque.

C'est d'ailleurs un principe adopté dans l'armée française, que de ne pas s'arrêter à faire feu au début de l'action, parce qu'autrement l'attaque perd

de sa fougue et de sa verdeur, et que les pertes sont plus considérables.

Il paraît que maintenant les Français attaquent toujours au pas de course, auquel on les exerce pendant la paix, de manière à ce qu'ils arrivent à n'être point hors d'haleine au moment où ils atteignent l'ennemi. Ils partagent à cet égard l'avis d'un homme distingué qui disait : « Il y a dans le sang de l'homme une chaleur qui se développe par le mouvement ; celui qui méconnaît cette loi naturelle n'est qu'un commençant en fait de science militaire. » Le passage suivant d'une lettre du maréchal Saint-Arnaud, adressée à sa femme sur le champ de bataille de l'Alma et sous l'impression fraîche encore de la victoire, n'est pas moins remarquable : « Les Anglais, dit-il, ont donné sur de fortes redoutes et ont perdu plus de monde que moi. Du reste, mes braves soldats courent tandis que les Anglais se contentent de marcher. »

La première attaque a donc lieu d'ordinaire au pas de course. Les tirailleurs s'avancent ainsi sans tirer jusqu'à cent cinquante pas environ de l'ennemi. Ils ne commencent à faire feu qu'au moment où les colonnes qui les suivent se mettent en mouvement ; cela est évident, car s'ils n'étaient point soutenus, les tirailleurs, à la distance où ils se trouvent, ne tarderaient pas, si on les laissait isolés, à se voir repousser en désordre. Ainsi donc l'attaque des chaînes et des colonnes serrées a lieu dans le même

temps; cette manière impétueuse de commencer le combat surprend et terrifie l'ennemi; c'est là l'avantage qu'elle présente. Si elle est couronnée de succès, l'agglomération des différents corps (auxquels il faut joindre la réserve qui d'ordinaire suit immédiatement les colonnes) est sans inconvénient. Mais si elle est repoussée, il s'ensuit un désordre et un pêle-mêle inévitables.

Les Français n'entendent rien à une retraite bien ordonnée. Ils cherchent à se devancer les uns les autres; leur fuite devient un sauve-qui-peut général. C'est là une de leurs plus grandes faiblesses, dont il faut savoir profiter en envoyant à leurs trousses une partie de l'infanterie et de la cavalerie. Ici il s'agit de ne pas perdre une seconde, car le désordre est bientôt réparé.

Si les Français ont réussi dans leur attaque, ils poursuivent avec leurs tirailleurs les colonnes ennemies qui se replient. Si celles-ci sont isolées, les tirailleurs, qui marchent beaucoup plus vite qu'elles, cherchent à les devancer et à les cerner afin de les arrêter dans leur retraite. Les masses françaises s'empressent alors d'accourir pour achever la défaite de l'ennemi.

Les Français s'y prennent avec beaucoup plus de méthode que les troupes allemandes, dans l'assaut ou la défense d'une place. Ils emploient le moins de troupes possible à la défense immédiate; mais en revanche ils tiennent sur pied de fortes réserves

destinées à attaquer l'ennemi de flanc, en dehors des fortifications, et à le repousser si c'est possible. C'est précisément cette dernière précaution que les Allemands négligent presque toujours, tandis qu'ils ont l'habitude d'employer un très-grand nombre de soldats à l'occupation de la place. — La manière des Français de s'emparer d'une place diffère aussi beaucoup de la nôtre. Souvent, au lieu de nous contenter de la possession d'un ouvrage fortifié, nous nous sommes mis, dans l'ardeur et le désordre du combat, à poursuivre l'ennemi au delà du but. La conséquence de cet entraînement était que, rencontrant des troupes fraîches, nous étions facilement culbutés par elles et que nous perdions la faculté de nous maintenir dans la place que nous venions de prendre. L'ennemi s'en emparait de nouveau, le combat recommençait, et nous en étions pour nos peines et pour nos pertes. Les Français, au contraire, ne poursuivent jamais l'ennemi au delà d'une place avec les troupes qui l'ont prise. Celles-ci, ils les y établissent à demeure, les préparent à la défense en barricadant les issues, etc., et confient à d'autres troupes le soin de poursuivre l'ennemi. Ils savent qu'on ne peut pas tout atteindre d'une haleine et d'un même effort, et se contentent d'un succès médiocre, tout en prenant leurs mesures pour conserver leur conquête, quelque minime qu'elle soit, quittes à en recommencer une autre après.

Me voici arrivé au but que je voulais atteindre. Il me reste à dire en passant que les attaques de nuit ne sont pas l'affaire des Français. Ils paraissent les craindre, sans doute parce que de nuit leur désordre habituel dégénère facilement en dissolution complète. On connaît par d'anciennes relations de guerre les paniques qui les saisissent quelquefois de nuit et même de jour, témoin celle qui s'empara d'eux dans l'après-midi du second jour de leur victoire près de Wagram.

Pour dire un mot, en terminant, des formes qu'ils emploient, je rappellerai que les Français se servent pour l'attaque de colonnes les plus variées, mais qu'ils les échelonnent aussi de toute espèce de façons ; de cette manière ils protégent leurs flancs pour l'attaque comme pour la défense, fournissent peu à peu des forces à l'action, et resserrent une grande partie de leurs troupes, toujours cependant dans une attitude offensive. Cette manière de procéder rappelle beaucoup l'ordre de bataille oblique du grand Frédéric, et je peux d'ailleurs assurer positivement qu'en cela ils n'ont fait que l'imiter.

Il en est de même de la plupart des principes dont j'ai parlé ; ils sont plus ou moins conformes à la vraie tactique ; mais au lieu d'être d'origine française, ils ont été employés autrefois par des généraux avec plus ou moins de bonheur. Il dépend donc de chacun de nous de les remettre en pratique à l'ave-

nir, ce qui nous sera d'autant plus facile que nous nous serons davantage pénétrés de leur importance. L'histoire est là pour nous prouver que ces principes ne sont point la spécialité exclusive des Français, ni le produit immédiat de leur caractère national.

Puissions-nous la méditer pendant qu'il en est temps encore ! Les faits qui se sont passés dans les dernières guerres parlent plus puissamment que tout ce qu'on pourrait ajouter. Tout le monde a pu se persuader de cette vérité, inscrite en style lapidaire dans les annales de l'histoire : c'est que les Russes et les Autrichiens ont été, partout et chaque fois, vaincus par les Français. Les Anglais eux-mêmes, soutenus par l'habile tactique de l'intrépide Wellington, ont été moralement dépassés par eux.

Maintenant, si la Prusse se pose cette question impérieuse : Quel sera notre sort dans une guerre contre la France? — Nous pouvons la vaincre, répondrai-je, et nous la vaincrons à coup sûr, si nous savons nous détacher, en temps de guerre, de la routine de la place d'armes, des exigences du règlement, et de notre système de tirailleurs. — C'est là qu'est la difficulté, c'est là qu'est ma seule crainte. Le ressort que donnent ces formes militaires ne suffit pas pour maintenir la discipline, pour conduire les soldats à l'ennemi et pour leur faire soutenir le feu. Dieu merci, nous en avons d'autres, et nous saurons nous en servir.

Déjà plusieurs fois nous avons réussi à bouleverser les légions de l'empereur des Gaulois, et ce que nous avons fait, avec l'aide de Dieu, nous pouvons encore le refaire !

Dans la seconde partie du *Mémoire militaire*, sous le titre d'Épilogue, le Prince de Prusse répond à quelques critiques et observations qui lui ont été faites sur la partie de son travail que nous avons traduite, et entre à ce propos dans certains détails techniques que nous ne croyons pas nécessaire de reproduire. Ce serait dépasser notre but, qui n'a été que de faire connaître le jugement porté par un officier supérieur de la famille royale de Prusse sur nos troupes, la franchise avec laquelle il applaudit aux qualités de notre tactique, et surtout la haute opinion qu'il a de l'intelligence et des qualités morales du simple soldat français.

Cependant, quelle que soit son admiration pour notre armée et sa manière de combattre, le Prince proteste contre l'intention qu'on lui prête d'avoir voulu imposer nos principes militaires à l'armée prussienne.

Il y a, dit-il, trois conditions à observer simultanément pour rendre notre armée capable de vaincre une armée française : la première, c'est de dévelop-

per les qualités militaires de chaque soldat; la seconde, de donner à l'armée des chefs qui aient la connaissance complète des trois armes principales; et la troisième, enfin, d'opposer aux Français, habitués à la guerre et à la victoire, une tactique plus variée et plus souple.

La première condition est celle sur laquelle le Prince insiste tout particulièrement. « L'homme, dit-il, se compose d'une intelligence, d'une âme et d'un corps. — Par l'intelligence et l'âme il se rend maître du corps. Ce sont donc ces facultés qu'il faut, avant tout, développer. » On le voit, ce que l'auteur a toujours devant les yeux, son *idéal militaire*, c'est le soldat français, en tant que *baïonnette intelligente*. Il voudrait pouvoir inspirer au soldat prussien, dont l'instruction est bien supérieure, il faut le reconnaître, à celle du nôtre, cette fougue, cet élan qui, heureusement pour nous, est un caractère national donné, une chaleur naturelle du sang, que les étrangers ne pourront jamais acquérir au même degré.

Quant à la nouvelle tactique qu'il propose, voici quelles sont, selon lui, les principales maximes sur lesquelles elle devrait se baser :

1. — Employer les tirailleurs par colonnes d'une compagnie;

2. — Par ce moyen, augmenter la mobilité de l'infanterie prussienne et lui ouvrir un champ libre;

3. — Disposer l'armée en profondeur plutôt qu'en largeur, ce qui augmente la force de résistance des flancs et empêche la consomption rapide des forces;

4. — Disposer l'armée plutôt en échelons qu'en échiquier, ce qui est le meilleur moyen d'appuyer et de soutenir l'attaque impétueuse des tirailleurs, lancés au pas de course et à la bayonnette.

Après avoir développé ces conclusions, l'auteur du *Mémoire militaire* termine par ces mots :

« Si l'armée française actuelle est peut-être meilleure encore, et en tout cas plus nombreuse que les fiers débris de celle que nous avons vaincue en 1813, 1814 et 1815, nous devons retrouver dans la nôtre les mêmes avantages. Eh bien! nous écrions-

nous : *Beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur!* Que le cri de : *En avant!* de l'armée française, soit étouffé par celui-ci : *Vorwaerts und Drauf mit Gott für Kœnig und Vaterland* (1)!

---

(1) En avant! et sus à l'ennemi, avec l'aide de Dieu, pour le Roi et la Patrie!

Paris. Imp. Paul Dupont, rue J.-J.-Rousseau, 41 — 31.1.71.

00106891

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020